

Romain

6 dixièmes de seconde.
C'est le temps qui sépare ma collision avec Daniil Kvyat de l'impact contre le mur sur lequel je vais me fracasser, à plus de 192 km/h.

27 secondes.

La durée pendant laquelle je resterai coincé dans ma monoplace, transformée en brasier géant.

Me battre contre le chrono, le faire tomber, c'est l'essence même de mon métier. Mon corps et mon cerveau sont entraînés pour tout anticiper ; le moindre changement de trajectoire, le moindre imprévu, le moindre dérapage. Ils sont affûtés pour me permettre d'analyser chaque détail en un battement de cils. Pour qu'ils encaissent les chocs, aussi.

Quand on sait que la voiture part.

Quand on n'est plus qu'un simple passager à son bord.

Quand on comprend qu'il n'y a plus rien à faire. Plus rien d'autre que croire en sa bonne étoile, et espérer qu'elle soit bien haut dans le ciel, ce jour-là.

Je suis de cette génération de pilotes qui a porté le cercueil de Jules Bianchi, et pleuré la mort d'Anthoine Hubert. J'ai une conscience très fine du danger. Et je sais exactement quelle est la procédure, lorsque l'on est impliqué dans un accident, et que l'on n'est plus maître de rien. Cent fois j'ai répété ces gestes dans ma carrière, en à peine quelques fractions de seconde.

Lâcher le volant, pour éviter de prendre un retour qui risquerait de nous briser les os des mains.

Ramener les bras en croix le long du corps.

Fermer les yeux, puis attendre que tout s'arrête. Même le temps.

Pourtant on ne peut pas arrêter le temps, c'est absurde. J'en ai bien la preuve, le 29 novembre 2020. Le chrono a continué sa course, je viens de vous en donner les chiffres : 6 dixièmes, puis 27 secondes. Ils ne peuvent pas mentir, ces chiffres ; ils disent tout de la violence du choc, et de l'explosion qui s'est ensuivie.

Mais malgré ma réflexion purement cartésienne, en ce dimanche de Grand Prix banal, rien n'aura de sens. Rien ne se passera comme prévu. Et j'ai eu beau conditionner mon corps autant que mon cerveau, me préparer à tout et imaginer le champ des mille *scenarii* possibles, je n'ai rien pu appliquer de la procédure habituelle.

Je n'ai pas lâché le volant. Je n'ai pas ramené mes bras en croix. Je n'ai peut-être même pas fermé les

yeux, et j'ai, encore moins, attendu. Heureusement d'ailleurs ! C'est ce qui m'a en partie sauvé la vie. Car, pour la première fois de ma carrière, je n'en ai pas eu... le temps.

Ironique, non ?

Le temps est une notion très élastique.

Je n'ai eu le temps de rien ; pourtant, les secondes ont compté double, croyez-moi, lorsque les flammes déchiraient le cockpit. Et c'est au ralenti, je m'en souviens, que j'ai pensé :

Voilà. C'est ici, et maintenant, que je vais mourir.

Comment, et pourquoi, suis-je sorti vivant ? Je peux aisément répondre à la première question ; beaucoup moins à la seconde. Le monde entier a parlé d'un « miracle », et j'en porte, depuis, la responsabilité autant que les stigmates. C'est l'une des raisons pour lesquelles je suis heureux de témoigner ici.

L'idée n'est pas d'être hanté jusqu'à la fin de mes jours, rassurez-vous, malgré les questions effrayantes qui m'ont traversé l'esprit.

Est-ce que ça va faire mal ?

Quelle partie de mon corps brûlera en premier ?

L'idée est d'accepter ce qui m'est arrivé, et de vivre avec. Autrement, bien sûr, et plus fort qu'avant.

« Un dimanche de Grand Prix banal ».

C'est ce que je viens d'écrire, et c'est ce qui me reste des minutes précédant l'accident.

Nous sommes le 29 novembre 2020. J'ai bien dormi, comme souvent lors des week-ends de course. La journée est un peu longue ; l'épreuve va se dérouler à la nuit tombée, après 17 heures.

Qu'ai-je alors fait, pour « tuer le temps » ?

Ce temps que j'incrimine, mais qui a aussi été mon allié dans cette expérience effarante.

Je me rappelle que dans la matinée, j'ai entretenu une longue discussion avec Ayao Komatsu sur les dangers des 500 miles d'Indianapolis, et des courses sur les circuits ovales, d'une manière plus large. Quand j'y repense, quel étrange présage ! Ayao est le chef ingénieur de Haas, mais nous avons débuté côte à côte en F1 chez Renault en 2009. Vous pouvez donc facilement imaginer l'étroitesse de nos rapports, construits au fil des années. Ensemble, nous avons tout vécu, et tout partagé ; les bons comme les mauvais moments. Je connais sa femme et ses enfants, qui ont le même âge que les miens. Je suis allé dîner chez eux à plusieurs reprises en Angleterre. Et il ne se passe pas un Noël sans qu'ils ne nous envoient une carte ou un cadeau. Aucun mot ne peut décrire l'horreur que va leur infliger, à eux également, le dramatique spectacle de ma monoplace déchiquetée.

Enfin. Il va être l'heure.

Dans le motorhome, toutes mes affaires sont bien alignées à leur place. Mon casque, ma combinaison, mes sous-vêtements ignifugés. Comme toujours, sous l'impulsion de Kim Keedle, mon physiothérapeute,

j'ai déjà réveillé mes réflexes en jonglant avec des balles. Probablement mangé un sandwich au déjeuner. Envoyé un message à Marion, pour évoquer les devoirs de Sacha. Partagé des informations sur la grille avec mes gars. Peut-être même une blague ? Je ne suis pas d'une nature inquiète avant de me sangler dans la voiture, même si j'ai toujours trouvé paradoxal d'être propulsé subitement seul en piste alors que le reste du temps, on est entouré par une centaine de personnes. La F1, sport collectif, somme toute !

Je revois la procédure.

Tout est normal.

Aussi normal que possible.

Après m'être aligné comme les autres pour écouter l'hymne national du pays, je retourne auprès de ma monoplace, et me glisse dedans, en montant du côté droit. Pas par superstition, mais par habitude. De mes deux mains gantées, je resserre ma prise sur le volant ; presse un peu plus fort pour dégourdir une dernière fois mes articulations, et en appeler à des sensations si familières depuis dix ans.

Je fais le vide autour de moi. Ferme sûrement les yeux un bref instant, afin de me concentrer, et de canaliser mon énergie. La voiture doit devenir le prolongement de moi-même. Mon corps et ma tête n'existent plus que pour ce moment-là, et je sais qu'il en va de même pour les dix-neuf autres pilotes qui m'entourent.

Nous ne sommes plus dominés que par notre instinct ;
c'est presque animal.

Ce « *moment-là* » ?

Lorsque les feux s'éteignent.

Je m'élance du dix-neuvième rang. J'ai beau voir leur lumière de très loin, je les distingue parfaitement. Et, pour quelques fractions de seconde encore, je suis seul maître de mon destin.

Marion

Marion et Romain sont deux anagrammes. L'aviez-vous remarqué ? Les lettres de nos prénoms s'entremêlent comme nos vies, depuis treize ans.

Treize années marquées par le rythme aliénant des voyages et de leur décalage horaire, mais aussi par tout ce qu'exige le sport au plus haut niveau : la rigueur, l'acceptation du danger, l'angoisse, l'adrénaline, la discipline ; la rage de vaincre et la haine de perdre.

Loin de moi l'obsession de m'en plaindre. Bien au contraire ! Cette carrière, nous l'avons tous embrassée avec passion, Romain, les enfants et moi. Lui, par choix. Nous, par amour.

Treize années, oui.

Treize années au cours desquelles, rapidement, Romain a appris à se dédoubler, enfilant à tour de rôle

la combinaison de pilote et celle de super-papa, d'une semaine sur l'autre ; quand il n'était pas les deux en même temps.

— Allô ? Papa ? J'ai eu la meilleure note à ma dictée aujourd'hui !

— Oh mon Sachou... C'est formidable, ça ! Papa est trop fier de toi ! Écoute... Je suis en débriefing avec mes ingénieurs, là, mais je te rappelle tout de suite après, c'est promis.

— Tes quoi ?

— Mes ingénieurs... Les gars qui m'aident à régler ma voiture.

— Ah... Tu pourras faire une vidéo pour me les montrer ?

— Oui mon bonhomme, bien sûr. Je fais ça tout de suite après. Je t'embrasse et je t'aime, chéri.

— Allô ? Papa ? Elle ressemble à quoi, ta chambre d'hôtel ? Et quelle heure il est, chez toi ?

— Allô, mon amour ? Qu'est-ce qui s'est passé en qualif ?

— Dis... Tu peux montrer à Magnussen la vidéo que maman a faite de moi sur les skis ?

— Comment tu vas ? T'as mal nulle part ? C'était stressant, cet accrochage...

— Ça veut dire quoi, des sponsors, papa ? Julien en parle à la télé. Et au fait, tu rentres quand ? Dans combien de dodos ?

— Singapour, c'est quoi ça, papa ? Une ville ou un pays ?

Comme la plupart des parents, nous avons toujours protégé nos enfants. Nous avons préservé notre intimité et vous ne trouverez aucune photo de famille vendue dans les magazines. Nous n'avons même jamais pris de jeune fille au pair à la maison. Les nuits blanches ravagées par les poussées dentaires et les poussées de fièvre, nous les avons toutes assumées.

Ah ! Il fallait voir Romain, le célèbre pilote de F1, à 2 heures du matin, couvert de vomi, résultante de la gastro-entérite de la petite dernière ! Ou bien courir ventre à terre à la crèche pour un début de varicelle...

Je ne dis pas que ses faits d'armes sont exceptionnels ; bon nombre de pères en font tout autant. Mais son métier, en revanche, l'est à plus d'un titre ; et il a été parfois complexe de l'expliquer à Sacha, Simon et Camille. Il a fallu faire le tri entre ce qu'il était essentiel de connaître sur le travail de papa, et les détails futiles.

Pour ce qui est du futile, facile ! J'évoquerai seulement en guise d'exemple les déferlements de haine sur les réseaux sociaux. Les enfants savent que leur père est connu et reconnu, même, à tous les coins de rue, c'est déjà suffisant. Ils ont donc pris l'habitude de s'arrêter et d'attendre gentiment, lorsque quelqu'un interpelle Romain pour un selfie ou une dédicace.

En ce qui concerne l'essentiel, en revanche, c'est plus délicat. Ainsi, avec la lucidité de leur âge, ils apprennent rapidement que le métier comporte certains risques.

Doivent-ils regarder les courses ? Combien de fois ai-je interrogé leur pédiatre à ce sujet ?

Ils n'ont jamais assisté à un Grand Prix de F1 sur place, mais ont tout de même le droit, selon leur propre volonté, de suivre ou non l'épreuve à la télévision lorsque l'horaire le permet. Ce n'est pas un rituel, mais ce n'est pas interdit non plus. Je ne veux pas les inquiéter, comme je ne veux pas le leur imposer.

Le 29 novembre 2020, ils seront avec moi, dans la salle cinéma, au sous-sol de notre maison, en Suisse. Ils viennent de rentrer d'un court week-end à la montagne, et Camille n'a pas fait la sieste. Ça n'arrive jamais, habituellement, mais comme je travaillais à Paris la veille au soir, mon beau-père et son épouse avaient accepté de garder les trois enfants, puis les avaient reconduits à notre domicile juste après le déjeuner.

— Restez regarder la course, c'est trop bête, ai-je dû leur dire. Nous ne regardons jamais les courses de Romain ensemble.

Il faut en « profiter » ; c'est son antépénultième Grand Prix en Formule 1. Et puis, selon Romain lui-même, « il se passe toujours quelque chose à Bahreïn » ! Je ne compte plus les fois où il m'a proposé de l'y accompagner.

« Tu adorerais le circuit, et l'hôtel est fantastique », argumentait-il.

Je n'y ai jamais mis les pieds. Bahreïn... Une destination qui ne me plaisait pas tant que ça.

Ce dimanche 29 novembre, la salle cinéma est dans la pénombre, même en plein après-midi. Avec les deux heures de décalage horaire, il fait nuit sur le circuit

de Sakhir. D'ordinaire, j'allume plus volontiers la télévision dans le salon, baigné par de grandes baies vitrées, mais aujourd'hui, puisque mon beau-père est là, autant profiter de l'écran géant tous ensemble.

Profiter. J'emploie de nouveau ce verbe et il sonne étrangement, *a posteriori*.

Comment l'atmosphère si singulière pouvait-elle présager de ce que nous allions subir ? De ces instants suspendus ? De ces deux minutes et quarante-trois secondes d'incertitude, et d'épouvante ?

Le temps. J'en viens, moi aussi, à cette notion élastique que Romain a mentionnée précédemment.

2 minutes et 43 secondes ; c'est le chrono qui s'écoule entre l'impact et le plan bien cadré sur le visage du père de mes enfants, assis dans la voiture médicale. Hagard et blême, mais vivant.

2 minutes et 43 secondes exactement, pendant lesquelles mille pensées me sont venues, je les évoquerai en détail ultérieurement. L'une d'entre elles, plus lancinante que les autres, défie toutes mes convictions ; moi qui n'ai aucune croyance mystique.

Si mon anagramme était morte, je le saurais forcément.

Je n'ai aucune croyance mystique, mais je crois dans la force de la nature humaine.

Il faut assister au spectacle d'un Grand Prix de Formule 1 pour se rendre compte de la violence de l'événement.

Comment ne pas devenir fou dans ce microcosme qui mêle l'euphorie de la gloire aux accidents les plus tragiques ?

L'ultramédiatisation, exacerbée par les risques encourus à l'extinction des feux rouges, donne le vertige. Les saisons comptent double, en pression et fatigue.

Pourtant, en marge des paddocks, la vie suit son cours et la nôtre ne sort pas de l'ordinaire. En treize ans : un mariage, des enfants, les deuils d'amis chers. Quoi de plus banal ?

Je ne m'attarderai pas sur notre vie privée, parfaitement rangée. En revanche, j'ai bien conscience d'être le témoin privilégié d'une carrière hors du commun. Il suffit de compter par milliers les messages de sympathie post-29 novembre 2020. Il suffit aussi de compter le nombre d'élus en Formule 1, et la longévité de Romain au plus haut niveau. Il n'y a que vingt sièges disponibles. Vingt sièges convoités par les pilotes du monde entier. Vingt sièges, et neuf années consécutives à en occuper un.

Ce livre est donc davantage le récit d'une épopée fantastique qu'une déclaration d'amour à nos enfants. Ils n'en ont pas besoin pour savoir combien nous les adorons ; nous le leur assénons assez chaque jour ! Mais, comme tout ce que nous entreprenons est pour eux, et comme ce sont eux qui ont sauvé Romain, eux qui l'ont poussé à se battre pour survivre et s'extraire des flammes, nous leur dédions, bien sûr, chacune de ces pages.

Ils ne se souviendront pas des années F1 de leur père. Ils n'en sauront que ce qu'il leur expliquera, avec sa conscience de « miraculé », et la responsabilité qui lui incombe à ce titre désormais. Tout le reste de sa vie sera conditionné par cette idée. Parce qu'il aurait pu ne jamais pouvoir témoigner. Parce qu'il aurait pu ne jamais plus serrer ses enfants dans ses bras.

Alors, pour parer à toutes vos questions, Sacha, Simon, Camille, j'ai demandé à papa de me raconter son histoire ! Sa vérité. Mais aussi son 29 novembre 2020. En guise de clin d'œil à qui nous étions, à la journaliste et au pilote, à l'intervieweuse et à l'interviewé, je l'ai interrogé, avant de tout retranscrire, consciencieusement.

Et voici ce qu'il m'a dit...